

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

7 novembre 2021

Pasteur Eric Trocmé

Texte :

Marc 12, 38-44

Notes bibliques

La péricope se situe à la suite d'une série de controverses très critiques de la part de Jésus à l'égard des autorités du Temple de Jérusalem, entièrement disqualifiées, et juste avant l'annonce de la ruine de l'édifice. L'atmosphère est lourde, l'étouffement se resserre, l'arrestation se rapproche.

Le récit de Marc ne saurait se limiter à un enseignement sur la générosité ou sur l'offrande (mot qui n'est d'ailleurs pas utilisé). De l'observation d'un humble geste découle un enseignement à plusieurs niveaux de lecture. Il débute par un solennel « *En vérité (amen), je vous le déclare* » soulignant l'importance de ce qui va être énoncé.

v. 38-40 : le lieu où Jésus enseigne, le Temple de Jérusalem, était un lieu de pouvoir religieux, mais aussi une gigantesque machine économique. Sa richesse, immense, provenait des dons effectués par l'ensemble des juifs habitants de l'empire romain. Gérés par la famille du grand-prêtre et par l'aristocratie sacerdotale, ces dons servaient aux sacrifices, à l'entretien des bâtiments, au financement des prêtres, des lévites, du personnel du sanctuaire et jouait le rôle d'assistance sociale à l'égard notamment des veuves. Soit une administration considérable, mais un système perverti : les pauvres donnent le peu qu'ils ont pour permettre à des nantis de parader et de se pavaner.

Les scribes sont très sensibles à leur image. Ils l'entretiennent à coup de marqueurs religieux : beaux habits, places d'honneur dans les synagogues et les repas, longues prières ostensibles. Ces attitudes leur permettent de se démarquer, de toiser, de contrôler, de critiquer, de juger. Mais l'hypocrisie d'une telle démarche reposant sur les apparences et le besoin de notoriété est dénoncée par Jésus : les scribes exploitent la forme, l'extérieur, la tradition dans le seul but d'utiliser Dieu à leur propre fin. De plus, « *ils dévorent le bien des veuves* » alors que leur tâche aurait justement dû les conduire à les secourir.

v. 41-44 : le verbe *mettre* (jeter) se retrouve sept fois dans ces quatre versets. La foule, les riches, la veuve pauvre (2 fois), ceux qui mettent, tous ont mis, elle a mis tout ce qu'elle possédait. Jésus présente l'acte de la veuve, mettre deux leptes, deux centimes, une somme minuscule, dans le tronc, comme celui consistant à « *jeter toute sa vie* ».



v. 41 : « Assis en face du tronc, Jésus regardait comment la foule mettait de l'argent dans le tronc ». On peut s'interroger sur le regard de Jésus. S'agit-il d'un regard inquisiteur, d'une manière de faire intrusive dont nous n'aurions pas l'habitude, voire que nous aurions du mal à supporter tant fixer les autres et être soi-même fixé peut vite sembler gênant ? Mais ce faisant, ne comble-t-il pas le désir des riches dont l'intention est justement d'attirer les regards, de paraître, peut-être même d'exister (on peut les imaginer faisant soigneusement glisser, tinter les pièces au fond du tronc pour montrer leur générosité). Ou s'agit-il d'une posture de sagesse, d'observation, qui permet de saisir les humbles réalités de la vie pour en tirer des leçons, des leçons pour soi, pour sa relation à Dieu ? Jésus en tous les cas ne juge ni les uns ni les autres : il se contente de souligner que la veuve a donné plus que les autres.

v. 42 : Dans la Torah, les veuves sont considérées aux côtés des orphelins et des étrangers comme des personnes dans le dénuement le plus complet, les uns et les autres ne bénéficiant d'aucune protection. Elles sont en conséquence au bénéfice de soutiens dont le Deutéronome, aux côtés de bien d'autres textes du Premier Testament, souligne l'obligation : « *Qu'il soit maudit, celui qui ne respecte pas les droits d'un étranger installé chez vous, les droits d'un orphelin ou celui d'une veuve !* » (Dt 27/19).

v. 43 : « *En vérité, je vous le déclare, Amen, je vous le dis* ». Cette déclaration souligne l'importance de l'enseignement que Jésus veut partager avec ses disciples.

v. 44a : Plusieurs traductions possibles : « *Elle a pris sur sa misère* » ; « *elle a donné de sa pauvreté* » ; « *elle a donné tout ce qu'elle possédait* » ; « *elle a pris de son manque* ».

v. 44b : « *Tout ce qu'elle avait pour vivre* ». Le terme employé est en grec *bios* : elle donne toute sa vie.

Dans le livre, *Interviews, sketches et choeurs parlés* (éditions Olivétan), Alain Combes écrit et souligne ce don total. Jésus : « *Elle a tout mis, et lui, il n'a mis que son superflu* ». (Moqueur) : « *Elle a mis tout son rien !* ». Jésus : « *Non, elle a mis tout son tout* ».

Prédication

Il y aurait certainement beaucoup à dire sur le simple mot *superflu*.

Il désigne tout d'abord *ce qui n'est pas strictement nécessaire*.

Si l'on s'en tient à cette définition, toute offrande relève alors du superflu, tant un certain nombre de dépenses pour se nourrir, se vêtir, se loger, se chauffer, se déplacer, payer les factures et les impôts, demeurent incontournables.

Mais comme le superflu désigne également *ce qui est en trop, superfétatoire, surabondant*, il appelle nécessairement à effectuer des choix, à désigner des priorités, à gérer en responsabilité, à s'interroger : quelle place pour Dieu, pour les autres, pour moi ?

La veuve pauvre, elle, n'a pas pris sur son superflu. Elle n'a rien en trop, elle n'a même plus le nécessaire. Sous les yeux de Jésus observant comment la foule mettait de l'argent dans le tronc du Temple de Jérusalem, elle y a jeté tout ce qu'elle possédait, deux petites pièces, quelques centimes. Elle apporte ainsi sa très modeste contribution au fonctionnement d'une gigantesque organisation ecclésiastique qui emploie des sacrificateurs, des prêtres, des lévites, un nombreux personnel et qui possède un trésor fabuleux constitué des dons versés par les juifs de tout l'empire romain.

Ce simple geste est commenté par Jésus. Il appelle ses disciples auprès de lui. L'enseignement qu'il va leur délivrer est important : « *En vérité, en vérité, je vous le déclare, cette veuve pauvre a mis plus que tous ceux qui mettent dans le tronc. Car tous ont mis en prenant sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur sa misère, pour mettre tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre.* »

Comment l'interpréter, le recevoir ?

Tout d'abord comme un geste éblouissant et merveilleux, on pourrait presque dire un geste de folie : tout ce qu'elle avait pour vivre, elle le remet à Dieu. Elle aurait pu garder l'une des deux pièces, elle serait restée tout autant généreuse. Mais ce n'est pas de générosité qu'il s'agit, mais bien de confiance : ce que relève Jésus, c'est la foi de cette femme. Cette dernière savait que son obole allait la rendre plus pauvre encore, mais sa confiance en Dieu est plus forte : il l'aime ainsi. Pas besoin pour elle de devenir riche pour pouvoir donner.

Peut-être a-t-elle été l'auditrice de ces paroles de Jésus avant de les mettre en acte : « *Ne vous inquiétez donc pas en disant : qu'allons-nous manger ? qu'allons-nous boire ? de quoi allons-nous vêtir ? - tout cela les païens le recherchent sans répit - il sait bien votre Père que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et la justice de Dieu et tout cela vous sera donné de surcroît* » (Matthieu 6/31-33)

Il y a de l'abandon, du déraisonnable dans une attitude pareille – comment est-il possible de gérer ainsi son pécule, alors que tout nous commande de nous barder d'assurances diverses ? N'est-ce cependant pas une bonne nouvelle que de savoir qu'il est possible à chacun d'entre nous de ne pas avoir peur de sa pauvreté devant Dieu ? D'être lui-même avec ses deux malheureuses piécettes qu'il peut donner, partager en confiance.

Mais passé cet éloge, il faut maintenant reconnaître qu'un système religieux réussissant à faire intégrer à une veuve pauvre la nécessité de se débarrasser de tout ce qu'elle a pour vivre a quelque chose de pernicieux. Alors que la Torah multiplie les appels à aider les veuves, les orphelins et les étrangers (« *Qu'il soit maudit, celui qui ne respecte pas les droits d'un étranger installé chez vous, les droits d'un orphelin ou celui d'une veuve !* » décrète ainsi le Deutéronome 27/19), cette dernière est conduite à accomplir un geste qui ne peut susciter que l'indignation.

Alors que ce serait aux autorités du Temple de lui venir en aide, cette femme est exploitée. Qui plus est par des personnes malhonnêtes qui, sous couvert de religion, « *dévoient les biens des veuves* », jouent les tartuffes en faisant ostensiblement de longues prières et aiment à se pavaner dans de beaux habits.

Peu de temps avant cet épisode, Jésus a chassé les marchands du temple, il a dénoncé l'hypocrisie des soi-disant gens de Dieu, bientôt il annoncera la ruine du Temple. Toute cette économie est vouée à disparaître, elle qui n'est au service ni de Dieu que l'on tente de séduire et d'apaiser à coups de sacrifices, ni des hommes et des femmes réduits à n'être que des machines à sous destinées à enrichir des religieux hypocrites qui utilisent le nom de Dieu pour assouvir leurs rêves de gloire. Dans un tel contexte, le geste de la femme, destiné à perpétuer un système et un édifice appelés à disparaître, apparaît plus que dérisoire pour n'être qu'inutile. Plusieurs siècles après, le combat de Luther contre les indulgences, ce trafic de la grâce gratuite que l'Eglise de son temps s'était mise à tarifer, rejoint cette indignation. Comment accepter qu'un système religieux exige d'une personne le sacrifice de sa vie pour quelque chose qui ne sauve pas ?

Jésus pourtant se reconnaît dans le geste de cette femme. En soulignant qu'elle a donné « *tout ce qu'elle avait pour vivre* », mot à mot, en « *jetant toute sa vie* », il y retrouve et y discerne tout ce qu'il va accomplir sur la croix. Bientôt, il va être arrêté, jugé, condamné, crucifié, jetant lui aussi toute sa vie dans la confiance que son Dieu Père en fera une source de vie pour tous ceux qui en feront mémoire et sauront recevoir ce don.

Jésus s'abandonne en pleine confiance à Dieu, il lui remet entièrement son existence.

Et peut-être est-il encouragé, sans qu'elle le sache, par cette veuve pauvre : tant qu'il y aura, comme elle, des personnes capables de tels gestes de confiance et d'abandon, de folie et d'amour, tant qu'il y aura des disciples qui, comme les douze, ont tout quitté pour le suivre, sa Parole continuera de circuler, son Evangile d'être répandu, sa mort et sa résurrection d'être annoncés, son Royaume d'avancer.

Les uns et les autres, nous connaissons de ces personnes qui accompagnent et entourent d'une présence aimante des malades, des esseulés, des solitaires, des cabossés de la vie. Gratuitement, par amour, parfois même sans espoir de réciprocité, de contact. Les uns et les autres, nous connaissons de ces mères célibataires aux fins de mois difficiles, de ces chômeurs privés de toute allocation, de ces étrangers aux situations intenable et aux ressources fluctuantes qui nous étonnent par leur courage, leur sourire et leur souci des autres. Aucune de ces personnes n'est parfaite, beaucoup pourraient se plaindre, certaines perdent pied. Chacune à leur manière, elles nous permettent d'approcher ce que pourrait être le don total, l'abandon en toute confiance, la mise en pratique d'un Evangile de la confiance. Elles nous remettent à notre juste place, celle qui a conscience de ne donner que de son superflu et ne saurait ni s'en vanter, ni s'en contenter. Elles sont pour nous signes d'un amour qui nous dépasse, nous englobe, nous accepte et nous appelle. Celui offert, jeté en Jésus-Christ.

Textes

Un moine trouva un jour une pierre précieuse et la garda. Un jour, un voyageur fit un bout de chemin avec lui, et lorsque le moine ouvrit son sac, le voyageur vit la pierre précieuse et demanda au moine de la lui donner.

Le voyageur quitta le moine, tout heureux de posséder cette pierre qui pouvait lui assurer richesse et sécurité.

Cependant, quelques jours plus tard, il revint vers le moine, lui rendit la pierre et lui dit : « Maintenant, donne-moi quelque chose de beaucoup plus précieux, donne-moi ce qui t'a permis de me donner cette pierre. »

Anthony di Mello

Un homme dont la richesse avait endurci le cœur et qui se sentait malheureux, s'en vint trouver un Rabbi dans l'espoir de retrouver la joie.

Le Rabbi lui dit :

- Regarde par cette fenêtre et dis-moi ce que tu vois.
- Je vois des hommes dans la rue qui vont et viennent.

Alors le Rabbi lui tendit un miroir et lui dit :

- Regarde dans ce miroir et dis-moi ce que tu vois ?

L'homme reprit :

- Je me vois moi-même !
- Et tu ne vois plus les autres ? Songe que la fenêtre et le miroir sont tous les deux faits avec la même matière première, le verre ; mais le miroir ayant été recouvert d'argent par derrière, tu n'y vois plus que

toi-même, tandis que tu vois les autres à travers la vie transparente de la fenêtre.
Je déplore d'avoir à te comparer à ces deux espèces de verre.

Pauvre, tu voyais les autres et tu en avais compassion. Couvert d'argent, tu ne vois plus que toi-même.

Parabole juive, citée par Jacques Buisson

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr